

La comtesse de Gasparin

Depuis l'ouvrage fondateur de Bénédicte Monicat¹, les études sur les voyageuses se sont multipliées en s'interrogeant sur leur éventuelle spécificité. On s'est par exemple demandé si les européennes du ^{xix}^e siècle qui se sont rendues en Orient portaient sur celui-ci un regard particulier et, notamment, si elles échappaient à ce qu'Edward Saïd a appelé le « discours orientaliste² ». Dans l'un des derniers ouvrages en date³, les préfaciers, F. Estelmann et F. Wolfzettel, montrent qu'on peut observer deux tendances opposées dans la critique : d'une part celle qui considère que les femmes européennes, issues de pays qui les considèrent encore comme des mineures, se rebellent à travers leurs voyages en contestant un discours dominant, « masculin » et ethnocentrique ; d'autre part, une tendance critique opposée considérant que les voyageuses, partie prenante du contexte impérialiste de leur temps, reproduisent, notamment à l'égard des Orientales, un discours hiérarchisant et eurocentrique.

La comtesse de Gasparin, qui accomplit le traditionnel voyage en Orient (Grèce, Égypte, Palestine et Syrie) avec son mari, un ancien ministre de Louis-Philippe, illustre ces deux tendances, montrant ainsi tout à la fois les enjeux importants de son *Journal d'un voyage au Levant* (1848) et la difficulté de réduire celui-ci à un positionnement idéologique unique. Cette ambivalence n'a rien d'étonnant, dans la mesure où la comtesse de Gasparin s'inscrit dans une tradition du voyage méditerranéen qui est certes largement masculine (de Volney à Nerval, en passant par Chateaubriand et Lamartine), mais dans laquelle les femmes ne sont pas absentes, depuis lady Montagu, dont les *Lettres* de son séjour à Constantinople, écrites au début du ^{xviii}^e siècle, sont publiées après sa mort (1763), jusqu'à Ida Hahn-Hahn (*Orientalische Briefe*, 1844), Ida Saint-Elme (*La Contemporaine en Égypte*, 1831) ou Suzanne Voilquin (« Lettres sur l'Égypte », parues dans le journal *Le Siècle* en 1837).

Née en 1813 dans une famille genevoise, auteure de plusieurs récits de voyage, mais aussi d'essais, de romans et de poèmes, Valérie de Gasparin partage avec son mari un humanitarisme chrétien et des préoccupations sociales (lutte contre la pauvreté, combats abolitionnistes...). Elle n'est nullement féministe au sens moderne du terme. Elle respecte d'ailleurs la consigne de discrétion, imposée aux femmes de son temps qui souhaitent publier, en ne signant pas de son nom : elle indique donc, sur la couverture de son *Journal d'un voyage au Levant*, « par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* », – un ouvrage paru en 1843, dans le contexte des mouvements protestants du Réveil visant à ranimer une foi jugée affadie. On décèle néanmoins, dans son récit de voyage, un ton parfois provocateur. Dans une préface à la 2^e édition (1850) de son *Journal*, elle répond aux détracteurs qui avaient critiqué la façon dont elle s'était, à leurs yeux, mise en scène avec son époux Agénor : « L'auteur, qui est une femme, voyage avec son mari : rien de plus

1 Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996.

2 Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. par Catherine Malamoud, Paris, Le Seuil, 1980 (rééd. 2005).

3 Frank Estelmann, Sarga Moussa, Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au ^{xix}^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2012.

respectable. L'auteur, qui voyage avec son mari, le nomme quelquefois : voilà qui se gâte. L'auteur, qui voyage avec son mari et qui le nomme quelquefois, ne le met ni sur le second, ni sur le troisième, ni sur le dernier plan, mais l'établit carrément, audacieusement, sur le premier : oh ! oh ! »⁴

La comtesse de Gasparin ne voyage pas seule, comme Flora Tristan à la même époque. Elle ne prend pas de pseudonyme masculin, comme George Sand dans ses *Lettres d'un voyageur*. L'impossibilité du divorce, dans la France de son temps, n'est pas un problème pour elle qui adore son mari, et le proclame. Pourtant, au milieu du ^{xix}^e siècle, écrire le voyage en tant que femme mariée, ne semble pas plus facile que de voyager en tant que femme seule ou séparée. Très consciente des conventions sociales et très décidée à les combattre si elles lui semblent hypocrites, la comtesse de Gasparin emploie logiquement la forme du *journal* pour relater l'expérience de son voyage en Orient, avec toute la *simplicité* et tout le *naturel* (deux mots qu'elle souligne dès la première page de sa Préface) voulus par la perspective autobiographique adoptée.

Elle accomplit un pèlerinage en Terre Sainte mais la spécificité féminine du *Journal d'un voyage au Levant* se manifeste surtout dans la partie consacrée à l'Égypte et à la Nubie. La voyageuse y est confrontée pour la première fois à une société largement islamisée, où le statut de la femme est par conséquent différent de celui qu'elle connaît. Pour elle, qui défend le mariage chrétien, le divorce n'est en rien un progrès : il lui apparaît comme un élément permettant au mari, dans l'Islam, de répudier à volonté une ou plusieurs épouses et donc comme un instrument de domination masculine, dans un système où la polygamie est de toute façon à l'avantage du mari. On sait aujourd'hui que tout musulman n'a pas quatre épouses. La comtesse de Gasparin hérite sans doute d'un discours quelque peu stéréotypé, ancré dans la critique que les Lumières ont formulée à l'égard du « despotisme oriental ». Mais, contrairement à ce que Montesquieu imaginait dans les *Lettres persanes* (le harem est pour lui un lieu de *passion*), la vie des « recluses » auxquelles elle rend visite, au Caire, relève de l'*ennui* le plus profond : « Pour se représenter la tristesse de cette cage dorée, il faut y avoir passé trois heures. Les fenêtres ouvrent sur les cours, il n'y a d'autre perspective que les murs »⁵. Vision démythifiante, donc, qui se retrouve, à la même époque, exprimée de manière encore plus radicale, chez la voyageuse anglaise Harriet Martineau. Dans la mesure où le harem n'est pas accessible aux hommes (sauf au maître des lieux), de nombreuses voyageuses en Orient, au ^{xix}^e siècle, se sont engagées dans la brèche ainsi ouverte. Si la comtesse de Gasparin consacre bien à cette question un chapitre de son *Journal d'un voyage au Levant*, c'est à la fois pour montrer l'ineptie des fantasmes occidentaux sur le harem comme lieu de débauche, et pour témoigner des frustrations générées par ce mode de vie. Elle donne ainsi la parole à des dames appartenant à la famille du vice-roi d'Égypte et vivant dans des harems auxquelles elle accède grâce à la femme d'un consul européen. Certains dialogues permettent de confronter deux conceptions antagoniques du couple (la comtesse de Gasparin, n'ayant pas d'enfant, apparaît *de facto* comme malheureuse aux yeux de son interlocutrice musulmane), d'autres encore traduisent une posture presque « militante » : « Vous, reprend avec feu la *grande femme*, vous faites l'amour avant

4 [Valérie de Gasparin], *Journal d'un voyage au Levant*, 2^e éd., Paris, Ducloux et Cie, 1850, t. I, p. VIII-IX.

5 *op. cit.*, t. II, p. 329

de vous marier ! vous vous mariez par amour ! vous savez ce que c'est que l'amour ! »⁶. Cette phrase a-t-elle réellement été prononcée dans le harem d'un pacha, au Caire, en 1848 ? Nous ne le saurons jamais... Mais il est remarquable que ces propos apparaissent de manière non censurée dans le récit d'une voyageuse qui, tout en présentant le modèle du mariage chrétien comme supérieur à la polygamie musulmane, refuse de se plier à ce qu'elle appelle la « pruderie de 1849 ».

A travers le *Journal d'un voyage au Levant* de la comtesse de Gasparin, apparaît ainsi une forme discrète de subversion, qui porte peut-être autant sur la critique du discours orientaliste masculin que sur l'hypocrisie bourgeoise d'une société refusant d'accorder aux femmes la liberté d'écrire *en toutes lettres*.

Sarga MOUSSA (CNRS)

⁶ *op. cit.*, t. II, p. 358